

**A**MARTYA Sen est un spécimen rare : Indien, il trouve son inspiration dans la pensée d'un économiste écossais du XVIII<sup>e</sup> siècle, d'un mathématicien français et d'un poète bengali renommé, et allie fructueusement philosophie, éthique et économie pour aborder quelques-uns des problèmes les plus critiques du développement. Cet homme plein d'ardeur et d'énergie, aussi versé en philosophie occidentale qu'orientale, est le premier Indien (et le premier Asiatique) à recevoir le Prix Nobel d'économie. Les dirigeants qui espèrent pouvoir le consulter risquent cependant de voir leurs attentes déçues. Toute sa vie, il a évité de conseiller les gouvernements, préférant soumettre ses idées au débat public. «J'aime mieux discuter que dispenser des avis privilégiés, mais je pense également que le débat public est le meilleur moteur du changement social», déclare-t-il à *F&D*.

L'Académie royale des sciences suédoise lui a décerné le Prix Nobel, en 1998, pour avoir «redonné une dimension éthique» au débat sur des problèmes économiques vitaux en associant les outils économiques et philosophiques. Le prix a couronné

ses contributions dans les domaines de la théorie du choix social, de l'économie du bien-être et des évaluations économiques. On lui doit des innovations dans la mesure de la pauvreté et de l'inégalité — qui permettent de procéder à des comparaisons plus fines du bien-être social — et les modifications que les gouvernements ont apportées aux modes de prévention et de lutte contre les famines.

Amartya Sen est né en novembre 1933 au Bengale, alors partie des Indes britanniques. Sa famille vivait à Dhaka, aujourd'hui capitale du Bangladesh. Enfant, il a étudié à Santiniketan (près de Calcutta), où il a été grandement influencé par le fondateur de l'école, Rabindranath Tagore, lauréat du Prix Nobel de littérature en 1913. C'est à cette époque que s'est forgé son fervent intérêt pour les souffrances des déshérités et des laissés-pour-compte de la société. Il n'a jamais oublié la scène à laquelle il a assisté, dans sa jeunesse, pendant l'une des émeutes des années 40 entre hindous et musulmans, et où un ouvrier musulman, en quête d'un travail journalier dans la région majoritairement hindoue de Dhaka, a été poignardé. Sen raconte que c'est en voyant son père conduire l'homme en sang à l'hôpital qu'il a pris conscience des «risques que comporte une définition étroite des identités, et des divisions que les politiques communitaristes peuvent receler». Cet incident a également appelé son attention sur «le fait que la non-liberté économique, sous forme d'une extrême pauvreté, peut faire d'un individu une proie vulnérable à d'autres atteintes à la liberté». En 1953, il part poursuivre ses études en Angleterre, au Trinity College de Cambridge.

Depuis lors, il n'a jamais quitté le monde universitaire. Il a enseigné dans une douzaine d'universités parmi les plus prestigieuses, depuis Cambridge, Oxford et Harvard jusqu'à la London School of Economics.

L'homme qui a un moment envisagé de vouer sa carrière au sanskrit avant d'opter pour l'économie attire autant les louanges que les critiques par l'extraordinaire étendue de ses recherches : il passe facilement d'analyses très techniques fondées sur les mathématiques supérieures (il a été président de la Société d'économétrie) à des études pleines de morale et d'éthique (il est professeur de philosophie et d'économie à Harvard). D'aucuns craignent qu'il ne s'éparpille, et n'atténue ainsi l'influence qu'il pourrait exercer. Sen n'en est cependant pas convaincu — chaque champ d'étude apporte de nouveaux éclairages — et reste sourd à ces conseils.

Son maître à penser, depuis un quart de siècle, est un véritable esprit universel, Adam Smith. Certains voient une similitude entre les deux hommes. Richard Cooper, un de ses collègues de Harvard, écrivait dans *Foreign Affairs* (janvier/février 2000) : «Aujourd'hui, la plupart des économistes évitent la philosophie morale — à savoir la prise en compte de la justice sociale — parce qu'ils la jugent trop «subtile» pour faire l'objet d'un traitement analytique rigoureux. Amartya Sen, lui, rétablit la tradition plus ancienne et plus riche qui consiste à évaluer les aspects associés à l'efficacité économique — qui dominent la plupart des analyses économiques modernes — à l'aune de leurs conséquences sociales globales. Ces jugements doivent reposer sur un cadre éthique.»

— à savoir la prise en compte de la justice sociale — parce qu'ils la jugent trop «subtile» pour faire l'objet d'un traitement analytique rigoureux. Amartya Sen, lui, rétablit la tradition plus ancienne et plus riche qui consiste à évaluer les aspects associés à l'efficacité économique — qui dominent la plupart des analyses économiques modernes — à l'aune de leurs conséquences sociales globales. Ces jugements doivent reposer sur un cadre éthique.»

### La théorie du choix social

De tous ses travaux, Sen estime que le plus satisfaisant a été son apport à la théorie du choix social, dont il nous dit qu'elle «touche aux fondements même de la démocratie» (encadré 1). Cette théorie trouve son origine dans les travaux d'un mathématicien et théoricien de la révolution française du XVIII<sup>e</sup> siècle, le Marquis de Condorcet. Mais c'est au début des années 50 que Kenneth Arrow, de l'université de Stanford (colauréat, avec Sir John Hicks, du Prix Nobel d'économie en 1972), l'a exprimée sous sa forme actuelle.

Pour Sen, l'attrait de cette théorie ne réside pas uniquement dans son intérêt analytique, mais dans le cadre qu'elle lui a fourni pour aborder des questions politiques concrètes — notamment le meilleur moyen de mesurer le progrès social. Les économistes se sont toujours appuyés sur les statistiques du revenu national (PIB et PNB par exemple), qui mesurent le revenu total ou la production totale d'une société. Or, Sen juge insuffisants ces chiffres pour deux raisons : d'une part, ils ne tiennent pas compte de la distribution des revenus; d'autre

# La liberté, source de progrès

Laura Wallace s'entretient avec  
**Amartya Sen, lauréat du Prix Nobel**



part, le bien-être et la liberté d'un individu sont déterminés par de nombreux autres facteurs — handicap, propension et exposition aux maladies, absence d'écoles. Il a aussi vivement critiqué le dénombrement comme mesure de la pauvreté. Doit-on dénombrer uniquement les individus qui se trouvent au-dessous du seuil de pauvreté ou adopter une démarche plus fine qui évalue où ils se situent de part et d'autre de ce seuil et l'ampleur de l'inégalité, y compris parmi les pauvres?

En 1976, Sen proposa une nouvelle mesure de la pauvreté qui prendrait en compte la «privation relative» des individus; largement utilisée dans les milieux universitaires (sinon par de nombreux responsables politiques), elle a ravivé l'intérêt pour ce problème. En 1989, son ami Mahbub ul Haq lui demanda de participer à la mise au point d'une mesure du bien-être social pour le *Rapport sur le développement humain* qu'envisageait de publier le PNUD. Haq voulait un chiffre unique, et non un vecteur ou un ensemble de chiffres, qui irait plus loin que le PNB et tiendrait compte des différents facteurs influant sur les possibilités offertes aux humains et sur leur bien-être. À ce souvenir, il sourit : «Je lui ai dit qu'elle serait très ordinaire. Et il m'a répondu : Oui, je veux une mesure tout aussi ordinaire que le PNB, mais plus précise.» Finalement, Sen contribua à l'élaboration de l'indice du développement humain, qui se fonde sur les caractéristiques observées des conditions de vie. Avec le temps, cet indice est devenu la mesure la plus largement admise pour établir des comparaisons internationales du bien-être. «Si vous

pensez que l'indice soulève des questions sur le PNB mais que vous ne vous en tenez pas là, il a accompli sa mission», dit-il.

Sen a également fait œuvre de pionnier dans l'étude des famines, sujet qui l'intéressait depuis qu'il avait été le témoin, enfant, de la famine de 1943 au Bengale. Ses travaux reposaient sur le principe que les populations meurent de faim quand elles n'ont pas d'argent pour acheter de la nourriture — observation qui a l'air d'aller de soi, si ce n'est que la plupart des commentateurs et décideurs étaient convaincus que ce problème tenait à la baisse de la production alimentaire. Dans son livre *Poverty and Famines* (1981), où il traite des famines en Inde, au Bangladesh et dans les pays subsahariens, Sen a prouvé que, dans un grand nombre de cas, la famine n'avait pas été provoquée par une diminution de la production alimentaire — comme au Bangladesh, en 1974, où celle-ci a atteint un niveau record. Il a également démontré que les principales victimes n'étaient pas seulement ceux qui se situaient au bas de l'échelle économique, mais aussi ceux dont les moyens pécuniaires avaient, pour une raison ou une autre, soudainement diminué. En conséquence, les autorités se sont surtout efforcées, au cours des famines ultérieures, de compenser la perte de revenus des pauvres au lieu de se contenter de distribuer de la nourriture. Une autre de ses célèbres observations est qu'aucune famine ne s'est jamais produite dans une démocratie. La Chine communiste, par exemple, a connu entre 1958 et 1961 une famine qui a entraîné le décès de quelque 30 millions de personnes, alors que l'Inde

## Encadré 1

### Qu'est-ce que la théorie du choix social?

Comme l'explique le commentaire accompagnant l'octroi du Prix Nobel à Amartya Sen en 1998, quand ils se fondent sur un consensus, les choix arrêtés par la société ne prêtent pas à controverse. Quand les avis divergent, le problème consiste à trouver les moyens de les réconcilier pour formuler des décisions qui s'appliquent à tous. La théorie du choix social s'intéresse précisément à ce lien entre valeurs individuelles et choix collectifs. Il s'agit fondamentalement de déterminer s'il est possible de dériver les préférences de la société dans son ensemble de celles des individus qui la composent — et, dans l'affirmative, de quelle manière. Il est indispensable d'avoir les réponses à ces questions pour établir un ordre, ou une évaluation des différents états sociaux, et construire ainsi des indicateurs pertinents du bien-être social, ou pour aider à la prise de décisions publiques.

Amartya Sen a fait appel à cette théorie pour répondre à certaines questions, par exemple : dans quels cas la majorité conduirait-elle à la prise de décisions bien claires et cohérentes? Comment évaluer le bien-être d'une société au vu des intérêts disparates de ses membres? Comment mesurer son degré de pauvreté devant la diversité des difficultés et des souffrances des individus qui la composent? Et comment respecter les droits et libertés des individus tout en tenant dûment compte de leurs préférences?

de l'après-indépendance, quoique plus pauvre, n'en a plus jamais connu. Sen soutient que, dans une démocratie, l'information se propage plus rapidement et que les critiques publiques s'expriment plus facilement, ce qui oblige les autorités à réagir rapidement aux situations extrêmes.

Son étude approfondie et prolongée de l'inégalité, entre les sexes notamment, a débouché sur sa théorie des «femmes disparues» : les millions de femmes en Afrique du Nord, en Asie de l'Ouest, en Chine et en Inde, qui meurent prématurément chaque année victimes de l'inégalité d'accès aux soins de santé, de la négligence domestique ou de l'abandon social. «Alors que la surmortalité féminine a été freinée ou arrêtée dans de nombreux pays, un nouveau facteur est apparu qui contribue fortement au phénomène des «femmes disparues» : l'avortement sélectif des foetus féminins.»

### Comprendre la démocratie

La théorie du choix social a-t-elle une quelconque application pratique aujourd'hui? Absolument, dit Sen. D'abord, elle nous permet de mieux comprendre ce qu'est la démocratie. «Je ne partage pas l'opinion de Samuel Huntington, mon collègue de Harvard, pour qui la démocratie se limite aux élections. Certes, les élections sont importantes, mais les débats publics le sont tout autant.» Prenez le cas des dernières élections en Inde, où le pays a surpris le monde entier — et lui-même — en sanctionnant la coalition au pouvoir, dirigée par le parti Bharatiya Janata (BJP) pro-hindou, et en votant pour la coalition de l'opposition, dirigée par le parti du Congrès, plus séculaire. «Le fait que la coalition menée par le BJP ait alimenté les clivages économiques et politiques (en exploitant les divisions religieuses

notamment) a été un élément clé du débat public», explique-t-il à *F&D*. «Cela dit, nul n'avait perçu le poids de l'opposition à cette politique en termes de scrutin.»

La théorie du choix social nous aide par ailleurs à mesurer le progrès social. Depuis des années, le débat fait rage en Inde sur la question de savoir si la pauvreté a reculé au cours de la décennie écoulée et, dans l'affirmative, dans quelle proportion. Il est clair, dit Sen, que la pauvreté a diminué, mais on ne sait dans quelle mesure cette diminution ne concerne que les personnes déjà proches du seuil de pauvreté. Il continue de penser qu'il est indispensable de mesurer le bien-être global par un moyen qui tienne compte de l'évolution de l'inégalité des revenus. En fait, l'Inde a tout intérêt à le faire, étant donné la place grandissante qu'elle occupe dans un monde globalisé — car Sen est favorable à la mondialisation (encadré 2). Les dirigeants indiens, souligne-t-il, devront être à même de démontrer que les bienfaits de la mondialisation sont beaucoup plus largement répartis. Pour cela, l'Inde devra engager des réformes nettement plus profondes dans les secteurs de la santé et de l'éducation.

Avec l'argent de son Prix Nobel, Sen a créé deux fiducies, l'une en Inde et l'autre au Bangladesh, afin de favoriser le développement de l'éducation et des soins de santé de base et l'égalité des sexes. Le Pratichi India Trust a récemment cherché à savoir pourquoi les écoles étaient si mal administrées et pourquoi le taux d'absentéisme était si élevé parmi les élèves et les enseignants. Il a notamment conclu que les parents n'intervenaient pas suffisamment dans la gestion des écoles, surtout quand ils étaient issus des classes inférieures. Le rapport a donc recommandé la création d'un comité parents/enseignants doté de pouvoirs effectifs dans *chaque* école — proposition que Sen a immédiatement rendue publique, ce qu'il a l'intention de faire pour toutes les autres propositions de la fiducie. Il participe en effet activement aux travaux des deux sociétés et se rend souvent en Inde et au Bangladesh pour guider leurs activités.

### Les vertus de la participation

Le débat public peut-il prendre trop d'ampleur, au point de tenir les réformes économiques en otage? Le développement n'exige-t-il pas des arbitrages difficiles, soulevant le risque que des groupes restreints, mais actifs, l'emportent sur la majorité silencieuse? Ce n'est pas l'avis de Sen. Il réclame d'abord une plus forte participation de ceux que l'analphabétisme, un état de santé déficient, l'absence de crédit ou l'immobilité ont exclus du marché. Il demande ensuite un débat public plus large sur les questions qui requièrent un processus de participation, comme l'éducation, la santé, et même les dépenses militaires. «Je ne vois pas en quoi la participation tient quoi que ce soit en otage», s'exclame-t-il.

Sen admet volontiers que certains arbitrages sont délicats, mais conteste l'image du sang, de la sueur et des larmes que l'on associe au développement économique. «Cette vision n'a jamais été la mienne. Le développement est un processus beaucoup plus participatif et agréable qui pourrait être encore plus plaisant si chacun était autorisé à y prendre part.» Parmi la multitude de traits qu'il admire chez Adam Smith, il relève que celui-ci s'intéressait vivement aux questions de distribution et ne comprenait pas pourquoi le développement devait être «un processus désagréable et sanglant au lieu de se dérouler dans le bonheur et la joie».

Pour Sen, il faut avant tout laisser les individus prendre leurs propres décisions de manière à ce qu'ils puissent choisir le mode de vie qu'ils apprécient. Dans son livre publié en 1999, *Development as Freedom*, Sen écrit que le développement devrait être vu «comme un processus d'expansion des libertés réelles dont jouissent les individus» et requiert donc «la sup-

Encadré 2

### Amartya Sen met les points sur les i

Sen s'est vu reprocher, en Inde notamment, de s'être laissé manipuler par les antimondialistes et antiréformistes en ne prenant pas fermement position sur certaines des questions les plus en vue d'aujourd'hui. À cela il a répondu par une mise au point très ferme :

**Mondialisation** : «On déforme souvent mes propos, mais je ne suis pas contre la mondialisation, bien au contraire! La mondialisation est un phénomène tellement positif qu'il serait dramatique que seuls certains groupes en tirent profit et pas d'autres. Il nous faut améliorer la répartition de ses avantages entre les pays et à l'intérieur des pays, entre les classes, entre les zones urbaines et rurales, et c'est en multipliant les chances offertes que nous y parviendrons.»

**Réformes** : «Je n'ai jamais été opposé aux réformes. En 1995, j'ai écrit, en collaboration avec Jean Drèze, un livre qui préconisait des réformes plus radicales face aux besoins extrêmes de l'Inde. En 2002, nous avons de nouveau appelé à des changements de grande ampleur, mais sans les limiter au développement de l'économie de marché : nous préconisons l'expansion rapide des secteurs de l'éducation et de la santé, la mise en œuvre diligente de réformes foncières, la généralisation du microcrédit et d'autres réformes stimulantes au plan social.»

**Privatisation** : «Pour autant que je sache, je n'ai rien écrit sur la privatisation. Il ne s'agit pas d'un principe en soi, comme l'équité, la liberté et la démocratie, mais d'un instrument pur et simple. Il nous faut déterminer quand elle est utile et quand elle ne l'est pas.»

**Marchés** : «Les marchés donnent aux gens la liberté d'échanger des biens. Il n'existe pas plus de raison particulière d'interdire les transactions commerciales en général qu'il n'y en a d'interdire les conversations. Cette liberté est l'une des justifications des marchés. Mais, plus important peut-être, la prospérité mondiale est en grande partie directement associée aux bons résultats des échanges et des interactions économiques (comme les transferts de technologie). Cependant, le marché n'est qu'une institution parmi d'autres. Il doit aller de pair avec la démocratie, la liberté de la presse et les débouchés sociaux qui donnent aux individus la liberté de lire et d'écrire, de mener une vie raisonnablement saine, et d'avoir accès au crédit. Si vous êtes analphabète et souvent malade, vous ne pouvez pas participer à l'économie et, si vous ne pouvez obtenir du crédit, vous ne serez jamais le grand entrepreneur que vous auriez pu être. De plus, l'économie de marché est étroitement liée à une éthique commerciale. Comme le disait Adam Smith, c'est l'intérêt personnel qui pousse les individus à entrer sur le marché, mais, sans confiance, celui-ci ne fonctionnera pas correctement.»

pression des facteurs qui s'opposent aux libertés : la pauvreté aussi bien que la tyrannie, l'absence d'opportunités économiques comme les conditions sociales précaires, l'inexistence des services publics autant que l'intolérance ou la répression systématique exercée par les États autoritaires».

### Une activité débordante

Et maintenant? À 70 ans, Sen n'a aucune intention de ralentir son activité, d'autant que, lorsqu'il a remporté le Prix Nobel, Air India et les chemins de fer indiens lui ont offert des cartes-voyage valables à vie sur leurs lignes. Au début de 2004, il est retourné enseigner à Harvard, quittant son poste de professeur au Trinity College de Cambridge. Mais celui qui se dit lui-même nomade ne cesse de parcourir la planète en tous sens pour donner des conférences, s'adresser aux ONG, garder le contact avec sa patrie, et consacrer du temps à sa femme — Emma Rothschild, Directrice du Centre for History and Economics du King's College, à Cambridge, qui va enseigner l'histoire à Harvard ces prochaines années — et à ses quatre enfants (issus de deux mariages antérieurs).

Auteur très prolifique (environ 25 livres et plus de 250 articles), il s'est attelé à quatre nouveaux ouvrages. L'un d'eux, *The Argumentative Indian*, qui doit paraître au début de 2005, explore la tradition ancienne du débat en Inde et la façon dont elle imprègne tout, y compris la démocratie et le sécularisme. Un autre regroupe des essais sur la liberté et la justice, dont certains sont déjà publiés et d'autres en cours de rédaction, comme celui qui expliquera plus en détail sa théorie de la justice. Un troisième porte sur la démocratie et examine comment le débat public fonctionne, pourquoi il est si efficace, et en quoi il est lié à des questions telles que les droits de l'homme.

Dans l'immédiat, Sen travaille à un livre consacré au concept d'identité. Il y revient à son thème favori, la tolérance — qu'il a vue disparaître dans son enfance, quand l'Inde de la préindépendance a sombré dans la violence religieuse. Il explique que nous nous voyons comme appartenant à différents groupes, et donc dotés d'identités plurielles. «On peut être à la fois un citoyen américain d'origine malaise et de race chinoise, être chrétien, végétarien, joueur de tennis, bon cuisinier, hétérosexuel mais défenseur des droits des homosexuels, amateur de musique classique, détester l'opéra et croire en l'existence d'extraterrestres avec qui il est extrêmement urgent de communiquer — de préférence en anglais!» Chacune de ces identités peut revêtir une grande importance pour un individu, mais des problèmes risquent de surgir quand les autres les exploitent pour catégoriser l'individu, ou pour l'encourager ou le pousser à rejoindre un groupe sectaire belliqueux à l'égard d'autres groupes. Le sentiment identitaire peut paraître innocent, soutient-il, mais il a parfois des retombées dévastatrices.

Pour que le monde devienne un endroit où il fait meilleur vivre, un grand discernement s'impose. En particulier, nous avons la possibilité d'exercer un choix pour décider de l'importance relative que nous voulons attacher — «avons des raisons d'attacher» — à nos identités rivales. Un Hutu qu'essaie d'enrôler un groupe persécuteur de Tutsis peut faire valoir qu'il est aussi un Rwandais, un Africain et un être humain. Il peut résister, insiste Sen, «au caractère mesquin de ce qui lui est imposé». ■

Laura Wallace est rédactrice en chef de Finance & Development.